

UN PROJET PEU CONNU DE LATINISATION DE L'ALPHABET RUSSE

VLADIMIR MIXAJLOVIČ ALPATOV

On sait que le russe figure parmi les quelques langues européennes qui n'ont jamais eu recours à l'alphabet latin (on fait ici abstraction de la transcription latine des mots russes réservée aux étrangers). Même dans les années 1920 et la première moitié des années 1930, alors que cet alphabet jouissait d'un soutien officiel qui lui permettait de littérer plus de soixante-dix langues des peuples de l'URSS, le russe, à l'instar de l'ukrainien et du biélorussien, est constamment demeuré fidèle à la graphie cyrillique.

Néanmoins, à l'époque où les inventeurs des nouveaux alphabets ont été les plus actifs, une tentative de passage du russe à l'alphabet latin a eu lieu. L'initiative en est revenue à l'un des linguistes soviétiques les plus éminents d'alors, Nikolaj Feofanovič Jakovlev (1892-1974). Ce linguiste doté d'un très large éventail de compétences, ami de Nikolaj Trubeckoj et Roman Jakobson, fut aussi bien l'un des fondateurs de la phonologie structurale qu'un spécia-

liste renommé des langues caucasiennes ainsi que de la construction des alphabets pour les langues des peuples d'URSS¹.

Au début de l'année 1929, alors qu'on élaborait le projet dont nous traitons, il semblait que l'idée de l'alphabet latin comme « alphabet de la révolution » l'avait définitivement emporté. Si, dans la première moitié des années vingt il était encore toléré que l'on crée de nouveaux alphabets sur une base différente, comme l'arabe, le 7 mars 1929, une décision venue des instances suprêmes (Comité exécutif central de l'URSS et Conseil des commissaires du peuple) proscrivait l'usage de ce même alphabet arabe. L'écriture cyrillique n'était pas plus au goût du jour, étant associée à l'oppression des nationalités du temps des tsars. Sont révélatrices de cet état d'esprit les déclarations d'E.D. Polivanov, autre éminent linguiste de cette époque, en 1923 : « L'époque du colonialisme russe de sinistre mémoire a laissé chez les peuples turcs (si j'en juge d'après l'état d'esprit des peuples du Turkestan) une telle rancœur envers la russification et les transcriptions russes opérées par les missionnaires qui lui avaient servi d'auxiliaire que le simple fait d'évoquer la graphie russe est ressenti amèrement, ravivant les blessures encore toutes récentes de l'oppression nationale ; et c'est pourquoi on ne peut absolument pas recommander de défendre les tentatives d'utilisation de la transcription russe, quelles que soient les considérations théoriques qu'on invoque à l'appui². » Pour certains peuples de l'empire russe qui avaient été auparavant convertis au christianisme orthodoxe, il existait déjà à l'époque tsariste des écritures à base cyrillique. Au cours des années vingt et trente ces écritures furent peu à peu remplacées par des systèmes à base latine, mais cela n'aboutit pas toujours, comme on le voit sur l'exemple des Mordves et des Oudmourtes.

L'alphabet latin, dans le contexte de l'époque, était le plus neutre politiquement, ne suscitant d'association fâcheuse ni avec les antiques cultures « moyenâgeuses » ni avec le régime tsariste. On demeurait encore convaincu que ne sauraient tarder le triomphe

1. Voir à ce sujet : F.D. Ašnin et V.M. Alpatov, « N.F. Jakovlev (1982-1974) », *Histoire, Épistémologie, Langage. Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, Paris, 17/2, 1995, p. 147-161.

2. E.D. Polivanov, *Проблема латинского алфавита в турецких письменностях* [Le problème de l'alphabet latin dans les écritures des langues turques], Moscou, 1923, p. 4.

de la révolution mondiale et l'avènement de l'état universel des ouvriers et des paysans qui adopterait un « alphabet universel », celui-ci ne pouvant être que le latin. On prenait ainsi en compte les processus à l'œuvre d'autres pays, en premier lieu l'adoption de l'écriture à base latine en Turquie qui était justement en train d'être réalisée dans ces années vingt.

Rares étaient les exceptions à ce mouvement de latinisation qui, depuis qu'il avait été centralisé à la fin des années vingt, concernait le pays dans son ensemble (alors que jusqu'alors il avait été surtout le fait d'initiatives régionales). Tout d'abord, c'étaient les alphabets traditionnels qui étaient défendus avec ténacité en Géorgie et Arménie. Par ailleurs, les trois groupes linguistiques les plus nombreux (Russes, Ukrainiens et Biélorussiens) persistaient à utiliser leur système d'écriture traditionnel à base cyrillique. Les latinisateurs conduits par N.F. Jakovlev comprenaient que l'obstacle principal à la généralisation de l'écriture latine en URSS était la graphie cyrillique du russe, la langue la plus répandue qui jouait souvent le rôle d'une langue d'État (et même si formellement elle ne fut jamais reconnue comme telle par la législation soviétique avant 1990). C'est à ce problème précis que s'attaquèrent les artisans de la construction linguistique.

En novembre 1929, auprès de la Direction des affaires scientifiques (*Glavnauka*) du Commissariat du peuple à l'instruction publique qui contrôlait alors les activités scientifiques fut créée une sous-commission spécifique pour la latinisation sous la direction de Jakovlev. En faisaient partie des spécialistes venus de divers horizons : linguistes russistes, spécialistes du livre, imprimeurs. Mais la position dominante y était occupée par les linguistes qui travaillaient par ailleurs au Comité central de l'Union pour le Nouvel alphabet (*VCKNA*). Là se trouvait le centre de la construction linguistique, établi à Bakou en 1925, puis transféré à Moscou en 1930 où il demeura en activité jusqu'en 1937. Jakovlev y dirigeait la commission technographique, intervenant en tant qu'expert scientifique principal.

La liste des membres de cette commission a été publiée³. On y trouvait à côté du président :

3. Voir *Культура и письменность Востока* [Culture et écriture de l'Orient], Baku, 6, 1930, p. 286.

— Lev Ivanovič Žirkov (1885-1963), éminent linguiste, iranologue et caucasologue, auteur de grammaires du persan et des langues du Daghestan (avar, darghinien, lesghien, lakien, tabarasan) et d'un dictionnaire des termes linguistiques ; il était un proche collaborateur de Jakovlev au Comité central pour le Nouvel alphabet et l'accompagna dans ses expéditions linguistiques ; il a inventé une série d'alphabets à base latine.

— Aleksej Mixajlovič Suxotin (1888-1942), linguiste célèbre, était un théoricien de la langue, un russiste et un turcologue, l'un des fondateurs de l'École phonologique de Moscou ; il a traduit en russe le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure ainsi que l'ouvrage d'Edward Sapir *Le Langage* ; élève et collaborateur de Jakovlev, participant au VCKNA, il fut aussi l'un des acteurs de la construction linguistique.

— Vasilij Il'ič Lytkin (1895-1981), secrétaire de la commission, éveilleur de la conscience du peuple komi et auteur de travaux sur la langue komi et d'autres langues finno-ougriennes, collaborateur du VCKNA ; frappé par la répression au milieu des années 1930, il fut de nouveau admis à travailler à partir des années 1940 ; il fut élu membre à titre étranger de l'Académie des sciences de Finlande en 1969.

— Aleksandr Matvevič Peškovskij (1878-1933), illustre russiste, est l'auteur de l'ouvrage qui n'a cessé d'être réédité *La Syntaxe russe exposée scientifiquement* ; c'était également un spécialiste de la méthodologie de la didactique du russe.

— Nikolaj Mixajlovič Karinskij (1873-1935), slaviste et russiste, éminent spécialiste de paléographie et de dialectologie, était membre correspondant de l'Académie des sciences de l'URSS. Il a été peu apprécié de ses collègues au cours de la période soviétique en raison de son obséquiosité vis-à-vis du pouvoir.

— Sergej Ivanovič Abakumov (1890-1949), russiste, spécialiste éminent en méthodologie de la didactique du russe.

— Mixail Il'ič Ščelkunov, spécialiste de l'édition, auteur d'études sur l'histoire de l'art de l'imprimerie.

Faisaient également partie de la sous-commission M.V. Gorškov, Jumankulov (qui, à en juger par son nom, devait représenter l'intelligentsia des peuples turcs au VCKNA), T.M. Kostenko, l'ingénieur Ezdakov (qui devait être un spécialiste

de la typographie), V.V. Nikolaev. Sur ces derniers personnages nous ne disposons pas de renseignements fiables.

Le programme de la sous-commission fut formulé par Jakovlev dans un article publié par les presses du *VCKNA* qui s'intitulait « Culture et écriture de l'Orient » ; on pouvait y lire : « Le territoire occupé par la langue russe à l'intérieur de l'Union demeure un vestige de l'activité des missionnaires tsaristes au service de l'expansion de l'orthodoxie [...]. Le territoire où l'on utilise l'alphabet cyrillique représente à l'époque actuelle une sorte de coin enfoncé entre les pays qui ont adopté l'alphabet latin de la révolution d'Octobre et les pays d'Europe Occidentale où nous trouvons des alphabets nationaux-bourgeois construits sur le même principe. C'est ainsi qu'en cette étape de la construction du socialisme l'alphabet russe en usage en URSS représente un anachronisme évident, une sorte de barrière graphique qui sépare le groupe le plus nombreux parmi les peuples de l'Union aussi bien de l'Orient révolutionnaire que des masses laborieuses et du prolétariat de l'Occident [...]. Le moment va arriver où le contenu va l'emporter sur la forme, où la base en voie de transformation va mettre à bas une superstructure dépassée. En cet instant, aucune transformation partielle du système graphique ne peut être d'un quelconque secours, de même qu'aucune forme d'orthographe [...]. On doit désormais créer un nouvel alphabet, l'alphabet du socialisme⁴. » À ces arguments idéologiques Jakovlev en ajoutait d'autres d'ordre scientifique et technique en expliquant par exemple tout l'espace sur le papier que permettrait d'économiser l'alphabet latin par rapport au cyrillique et à quel point il était plus lisible.

La sous-commission termina son travail au début de janvier 1930, ayant mis au point d'un coup trois variantes du nouvel alphabet. Le document final fut signé par tous les membres à l'exception de Peškovskij. Il est clair que, pour ce russiste formé avant la Révolution, l'idée même de transcrire le russe en alphabet latin était inadmissible. Mais au même moment, Karinskij et Abakumov qui étaient loyaux envers le pouvoir et ses institutions signèrent le document avec les collaborateurs du *VCKNA* qui

4. N.F. Jakovlev, « За латинизацию русского алфавита » [Pour la latinisation de l'alphabet russe], *Культура и письменность Востока*, op. cit., p. 35-36.

s'étaient investis activement pour la latinisation. Le texte du document final où figuraient les trois variantes fut publié par le VCKNA⁶.

La publication de trois alphabets qui, du reste, ne divergeaient que par quelques signes était dictée par des raisons pratiques. La première variante, qui, comme on l'indiquait, « évite les signes diacritiques séparés des lettres », était pour ses auteurs, de toute évidence, la variante la plus conséquente. Elle présentait cependant un défaut qui était l'utilisation de quelques signes absents des casses d'imprimerie habituelles. C'est pourquoi il était également proposé une deuxième variante qui utilisait le plus possible les signes de l'alphabet latin, ceux que l'on trouve dans les alphabets des langues occidentales. La troisième variante visait également à économiser les signes typographiques mais elle était orientée non vers les alphabets occidentaux mais vers ceux déjà élaborés par le VCKNA et qui étaient déjà mis en pratique pour les peuples turcs d'URSS.

Tous ces projets étaient basés sur des principes théoriques qui avaient été auparavant mis au point par Jakovlev dans son célèbre article intitulé « Formule mathématique pour servir à la construction d'un alphabet » qui avait été publié pour la première fois en 1928⁶. Il y défendait un principe phonématique strict pour construire les alphabets, remarquant cependant qu'une relation univoque entre phonème et graphème pouvait se révéler impossible à mettre en pratique pour certaines langues alors qu'il était possible de restreindre le nombre des lettres utilisées. C'est précisément pour cela qu'il proposait sa « formule mathématique » (en fait arithmétique) inspirée par le procédé utilisé dans l'alphabet cyrillique russe pour noter les phonèmes consonantiques mous ; on sait que cela consiste à utiliser des signes qui indiquent à la fois cette mollesse et la voyelle qui suit (я, ю, ё) ajoutés au « signe mou » (ь) après consonne finale. C'est ce procédé que conserve Jakovlev dans son alphabet latin russe. Il convient de signaler ici que toutes les variantes de cet alphabet étaient destinées à l'usage des russo-phones et différaient donc des transcriptions pratiques existantes

6. N.F. Jakovlev, « Математическая формула построения алфавита » [Formule mathématique pour servir à la construction d'un alphabet], *Культура и письменность Востока*, Баку, 1, 1928. Voir aussi in : A.A. Reformatskij, *Из истории отечественной фонологии* [Pages d'histoire de la phonologie nationale], Moscou, 1970, p. 123-148.

utilisées par les locuteurs des langues occidentales. Pour celles-ci, il n'est pas fait de différence stricte entre la notation des consonnes molles et celle du yod dans la mesure où cette opposition est étrangère au système phonologique des anglophones ou des francophones (voir **сению**, où **ю** noterait /n/ mou + /u/ et **сенью** où le même signe note en fait yod à l'initiale syllabique + /u/).

Nous rappellerons tout d'abord les signes communs aux trois variantes d'alphabet qui avaient été proposées en présentant le graphème cyrillique suivi de sa transcription latine :

а = a, б = b, в = v, г = g, д = d, е = e, ж = z, з = z, и = i, й = j,
к = k, л = l, м = m, н = n, о = o, п = p, р = r, с = s, т = t, у = u,
ф = f, х = x, ц = ç, ч = c, ш = s

À la lettre russe **ы** correspond dans les variantes 1 et 2 le signe **y** alors que dans la variante 3, turquisée, on propose le signe **ь**. Dans la première variante le « signe mou » **ь** correspond au signe spécial **í** alors que dans les deux autres il est noté par **j**. Les graphèmes russes **ю, я** et **ë** sont notés dans la variante 1 par des signes proches de celui qui note le signe mou, soit **ú, á** et **ó**. Dans la variante 2 on utilise **ü, ä** et **ö**. Dans la variante 3, on a respectivement **y, ø** et **ø**. Le graphème latin **y** assume donc des valeurs différentes selon les variantes que l'on envisage, correspondant à **ы** dans les variantes 1 et 2, mais à **ю** dans la variante 3 ; les graphèmes russes **й** et **ь** sont notés différemment dans la première variante mais de manière identique dans les deux autres.

Nous ne nous attarderons pas sur les correspondances banales et qui ne prêtent guère à discussion du type **a-a, б-b** etc. Nous examinerons par contre les cas où il n'y a pas de correspondance évidente entre les alphabets latin et cyrillique.

Pour les consonnes qui ne disposaient pas de signes correspondants dans l'alphabet latin, la sous-commission de Jakovlev rejeta de façon générale l'utilisation des digraphes qui sont d'usage courant en anglais et en polonais. La seule exception fut la lettre **ш** pour laquelle on ne prévoyait pas de signe particulier ; on devait noter **ш** ainsi que le groupe **сч** de manière identique, soit par **sc**. Cela était dû au fait que Jakovlev ne considérait pas le son russe noté par **ш** comme un phonème à part entière. On préférait donc utiliser ici des signes diacritiques. Et pourtant Jakovlev estimait peu souhaitable d'utiliser des « signes diacritiques séparés des

lettres », ce qui fait qu'ils ne figuraient que dans la deuxième variante. Par contre étaient utilisés des signes diacritiques liés aux lettres, soit **z**, **ç** et **š**. La lettre latine **c**, superflue en vertu du principe rigoureusement phonématique de construction des alphabets, fait ici double emploi puisqu'elle note à la fois **ц** et **ч** russes. La première transcription est la plus traditionnelle pour la Russie : la lettre latine **c** elle-même était alors toujours appelée en Russie [cɛ] (avec fricative mi-occlusive), réalisation conservée de nos jours par exemple dans les notations du jeu d'échecs (**ц2** russe se lit comme [cɛ]2) ; il n'y a qu'à notre époque d'américanisation de la culture russe que cette désignation commence à être évincée par la réalisation anglo-américaine [si]. Et pourtant la sous-commission fixa une seconde valeur à **c**, guidée de toute évidence par des considérations liées au système phonématique. Les graphèmes **ц** et **ш** notent des phonèmes durs, non palatalisés, au contraire de **ч** qui représente une consonne molle palatalisée, c'est pourquoi on décida de représenter **ц** et **ш** selon le même principe mais **ч** différemment ; cela aboutit aux trois signes **ç**, **š** et **c**. Mais on ne réussit pas à noter selon un principe identique **ж** et **ш** qui ne se distinguaient que par l'opposition surdité-sonorité car on ne put trouver dans les casses de caractères latins des signes **z** et **s** munis des mêmes signes diacritiques qui ne fussent pas séparés du dessin des lettres ; c'est pourquoi on trouve ici les transcriptions asymétriques **z** et **š**. Enfin, dans tous les projets, au russe **x** correspond **х**, bien que pour la conscience linguistique russe du siècle dernier il fût caractéristique de lier **x** russe au **h** latin. Mais les auteurs ont dû de toute évidence se laisser guider par le fait que du point de vue de sa réalisation phonétique le **x** russe diffère notablement de ce que les langues occidentales notent par **h** (et qui, en français, ne note même aucun son). Si, dans les emprunts du XX^e siècle venus des langues occidentales, **h** est habituellement transcrit par **x** (et à date plus ancienne par **r**), cette correspondance ne se vérifie pas en sens inverse. On utilise alors, au lieu de **h**, la lettre « superfétatoire » **x**. Son utilisation pour noter le groupe **ks** contredirait le principe phonématique. Les lettres **h**, **q** et **w** ne sont utilisées en aucune des trois variantes du projet.

Comme nous l'avons déjà signalé, il était important pour Jakovlev de conserver dans l'alphabet latin du russe le rendu des consonnes palatales à l'aide de signes spécifiques pour noter les voyelles qui les suivaient. Toutes les variantes conservent le prin-

cipe d'utilisation de caractères spéciaux correspondant aux lettres cyrilliques ю, я, ѐ (uniquement après consonne !). La meilleure solution est représentée par la variante qui utilise pour cela les caractères spéciaux ú, á, ó non utilisés dans les autres alphabets à base latine pour d'autres usages (première variante). Pourtant, pour des raisons pratiques, on tolérerait l'utilisation de graphèmes utilisés pour noter des phonèmes dans certaines langues européennes (dans la deuxième variante), ou de graphèmes qui notaient des phonèmes vocaliques d'avant dans les langues turques (dans la troisième variante).

Cependant le projet ne conserve pas la double valeur attribuée par l'alphabet cyrillique russe aux lettres ю, я, ѐ. On sait qu'à l'initiale des mots et après voyelle elles indiquent les combinaisons {yod + /u/}, {yod + /a/}, {yod + /o/}. C'est pourquoi dans le projet de la sous-commission on préconise en ce cas les correspondances **ju, ja, jo**.

Le point de vue adopté entraîne une attitude double vis-à-vis de la double fonction du « signe mou » (ь) dans l'écriture cyrillique. Ce signe qu'on dit « mouillant » en fin de mot et en position interconsonantique doit absolument avoir un signe particulier qui lui corresponde. Dans la première variante il était proposé une lettre à part, du même type que celles qui rendaient я, ю et ѐ (nous examinerons ultérieurement pourquoi і est à la base de cette lettre). Cependant, dans les deux autres variantes, avec le souci de minimaliser l'alphabet, on utilise pour ь et ѣ le même signe j. Cela ne conduit pourtant jamais à l'homographie dans la mesure où, en russe, les signes ь et ѣ se trouvent en distribution complémentaire : après consonne, c'est ь que l'on trouve, alors qu'après voyelle et (exceptionnellement) à l'initiale du mot, c'est ѣ. Et pour ce qu'on appelle le ь « disjonctif » devant voyelle qui rend toujours un yod, on utilise j dans les trois variantes. C'est ainsi qu'il n'y a que dans la première variante que la bivalence des lettres qui transcrivent à la fois la mollesse et le yod est éliminée de façon conséquente ; dans les deux autres variantes, elle subsiste pour le signe mou ь, mais pas pour я, ю et ѐ. Dans l'alphabet russe nous trouvons encore une lettre ъ appelée « signe dur », qui, dans les années où le projet a vu le jour, était souvent remplacée par le signe de l'apostrophe. Aussi bien en 1929 que de nos jours elle ne remplit qu'une fonction unique, analogue à celle à la fonction « disjonctive » de ь

(l'utilisation de ъ en fin de mot était déjà sortie de l'usage au moment où le projet vit le jour). Le projet ne faisait pas un sort particulier à ъ et lui réservait le même traitement que pour ь devant voyelle, c'est pourquoi ъ (ou l'apostrophe) correspondaient à j.

Il nous reste à examiner les correspondances habituelles entre voyelles. Le projet conserve une lettre spéciale pour transcrire le graphème russe ы. On peut cependant admettre un point de vue alternatif selon lequel la paire ы-и serait mise sur le même plan que les paires а-я, и-ю, о-ё. Un peu plus tard les linguistes de l'École de phonologie de Moscou, et parmi eux Suxotin qui avait participé au projet, ont exprimé le point de vue selon lequel ы et и ne seraient que des variantes d'un seul et même phonème : и se trouvant après consonne palatalisée et à l'initiale du mot, ы après consonne non palatalisée⁷. Selon cette approche il aurait été le plus systématique (dans le premier projet) de rendre ь par i, et ы par i. Et cependant, même si les concepteurs du projet considéraient déjà les deux signes comme notant le même phonème, ils préférèrent avoir recours à une variante plus traditionnelle (de plus dans les langues occidentales la lettre i ne note pas un son qui ressemblerait à celui que désigne en russe ы). Cela a donné la possibilité d'utiliser i pour rendre le signe mou. Or i et í présentent une caractéristique commune : ils palatalisent (mouillent) la consonne qui les précède. En russe il existe une lettre particulière э qui assume deux fonctions : à l'initiale du mot et après voyelle elle note simplement le phonème /e/ alors que la lettre е en ces mêmes positions note {yod + /e/}. Après consonne, dans quelques rares mots empruntés, э indique la non-palatalisation de cette consonne alors qu'ici е ne donne pas d'indication univoque : la consonne qui précède est palatalisée dans les mots authentiquement russes ou assimilés alors qu'elle ne l'est pas dans les mots pas encore assimilés ; de plus la norme varie pour quelques termes. La sous-commission de Jakovlev se refusa à prévoir un signe spécifique pour cette lettre (à l'instar de ъ et ш) : elle est donc toujours rendue par e alors que le е russe est transcrit par e après consonne et par je dans les autres positions. De cette manière on préserve l'opposition entre э et е à l'initiale du mot et après voyelle : **этот-etot, али-jeli, поэт-poet, поел-pojel**. Mais les

7. Voir en particulier : R.I. Avanesov, « Из истории русского вокализма. Звуки И и Ы » [Pages d'histoire du vocalisme russe. Les sons I et Y], *Вестник МГУ* [Bulletin du MGU], 1, 1947. Voir aussi A.A. Reformatskij, *op. cit.*, p. 278-299.

paires du type **мѣр-мѣр** sont notées indifféremment quelle que soit la variante que l'on considère, soit comme **mer**, alors que la prononciation est différente : /m/ est palatalisé dans **мѣр** mais pas dans **мѣр**. Dans le projet considéré dans son ensemble c'est l'un des rares exemples de mots qui ne sont pas des homographes dans l'écriture cyrillique du russe mais le deviennent chez Jakovlev et ses disciples. La solution qui a été ici adoptée ne fait pas l'objet de commentaires spécifiques dans le projet, mais on peut penser que la sous-commission s'était ici inspirée du fait que dans l'écriture du russe contemporain les oppositions du type **мѣр-мѣр** ne sont pas systématiquement notées, dans le cas présent il s'agit plus d'exception que de règle et c'est pourquoi il n'est nul besoin de compliquer l'alphabet en y introduisant un signe qui refléterait cette différence. D'un autre côté, dans le projet, on ne conserve absolument pas la coutume, constante dans la tradition orthographique russe de remplacer **ѣ** par **e**, ce qui amène à augmenter notablement le nombre des homographes (au cours des dernières années 1940-1950 cette tradition s'est même renforcée : dans bon nombre de rédactions on supprime sans appel le tréma sur le **ѣ**). Dans le projet on n'envisage nulle part de remplacer **ó** par **e** ou **jo** par **je**, ne serait-ce que de manière facultative.

On peut discuter certaines des solutions adoptées par la sous-commission, mais il ne fait aucun doute que le projet de Jakovlev et de ses collaborateurs est, d'un point de vue linguistique, parfaitement pensé et fondé. Participaient au **VCKNA** beaucoup des meilleurs linguistes soviétiques de ces années-là et la plupart de leurs alphabets furent très bien composés. Mais on ne peut leur imputer le fait qu'aucun de ces alphabets à base latine n'a finalement été conservé (et même si, par la suite, des alphabets à base cyrillique ont été créés en tenant compte de ces projets). Les causes en étaient politiques, et la valeur de ces alphabets n'a joué en la matière aucun rôle. Si, pour une série d'autres langues, les alphabets latins ont malgré tout été utilisés un certain temps, il n'en a pas été de même pour l'alphabet du russe.

Comme nous l'avons dit précédemment, toutes les variantes du projet furent rapidement publiées. Avant même leur parution, Lunačarskij, éminent communiste, consacra un article enthousiaste à ce sujet dans le journal de Léningrad *Krasnaja gazeta*. Il soutenait sans réserve le projet et évoquait ses entretiens avec

Lénine dans les premières années qui suivirent la révolution. D'après ses souvenirs, celui-ci insistait sur la nécessité de passer à l'alphabet latin « dans une période plus calme, lorsque nous nous serons affermi⁸ ».

Pourtant, on peut supposer que précisément dans ces années post-révolutionnaires, alors que l'on s'efforçait de s'affranchir du legs du passé, le passage à l'alphabet latin aurait pu être réalisé comme dans la Turquie kémaliste ou la Moldavie ou l'Azerbaïdjan d'alors. Mais on ne se décida pas à franchir le pas, en se contentant de mener à terme la réforme orthographique qui avait été initiée par le gouvernement provisoire en 1917. Or, en 1929-1930, il était devenu bien plus difficile de changer l'alphabet. Contre cette rupture fondamentale jouaient plusieurs facteurs : et une tradition culturelle et écrite fort importante (introduire l'alphabet latin pour une langue récemment littérée aurait été bien plus aisé), et la psychologie de millions de russophones alphabétisés qui auraient dû réapprendre à écrire (rien qu'en Tartarie où la connaissance de l'alphabet arabe au début des années 1920 était largement répandue, le passage à l'alphabet latin se révéla être fort compliqué, or il y avait bien plus de Russes que de Tatars), et le coût élevé de l'opération, et, plus que tout, le changement de la politique officielle. La proclamation en 1925 de la politique d'édification du socialisme dans un seul état et la renonciation de fait au concept de révolution mondiale étaient en contradiction avec le passage du russe à l'alphabet latin, même si on ne se rendit pas compte tout de suite de cette contradiction (le temps fort de la latinisation en URSS se situe à la fin des années 1920 et au début des années 1930). Le projet était donc condamné.

Visiblement, ce n'est pas un hasard si Lunačarskij en fut l'unique propagandiste parmi les dirigeants. À partir de 1917 et pour douze années il fut commissaire du peuple (ministre) de l'éducation, et ce ministère avait aussi la science et la culture dans son domaine de compétence. Il est vraisemblable que la décision d'instituer une sous-commission pour la latinisation du russe auprès de l'une des structures du commissariat avait été prise alors qu'il était en fonction. Mais en ce même mois de novembre 1929

8. A. Lunačarskij, « К латинизации русского алфавита » [Pour la latinisation de l'alphabet russe], *Красная газета*, Leningrad, 6 janvier et 7 janvier 1930.

où la sous-commission commença à travailler, Lunačarskij qui était un internationaliste conséquent dans sa vision du monde fut écarté de ses fonctions et ne devait plus occuper de postes élevés au gouvernement (ce n'est qu'à la veille de sa mort en 1933 qu'il fut nommé ambassadeur en Espagne). Staline, qui avait déjà conquis le pouvoir personnel, se débarrassait alors des derniers compagnons de Lénine. Au moment de la publication de son article dans la *Krasnaja gazeta*, Lunačarskij ne jouait déjà plus aucun rôle dans les structures du pouvoir.

On oublia tout simplement l'existence du projet. La sous-commission fut dissoute en considérant qu'elle avait accompli son travail. Après la publication du projet dans la presse, celui-ci ne fit l'objet d'aucune discussion. La réaction de Lunačarskij fut isolée. Dans la même publication, *Culture et écriture de l'Orient*, où l'on discutait beaucoup de tel ou tel projet de nouvel alphabet, le projet de la sous-commission ne fit plus l'objet d'aucune mention. Ni lui ni ses concepteurs ne firent l'objet de critiques. On faisait comme si le problème de la latinisation de l'alphabet russe n'existait pas, alors que pour d'autres peuples de l'URSS des alphabets à base latine étaient encore en usage.

Et cependant on continua d'y travailler encore par la suite. Le célèbre linguiste soviétique P.S. Kuznecov écrit dans des souvenirs non encore publiés dans leur intégralité sur son activité à l'Institut scientifique de recherches en linguistique (*Naučno-issledovatel'skij institut jazykoznanija*) rattaché au Commissariat du peuple à l'instruction : « Dans les années 1931-1932 la préparation d'un projet de réforme de l'orthographe russe fut réalisé par l'Institut de concert avec d'autres institutions. La réforme avait un caractère tout à fait extrême : on y appliquait avec rigueur le principe phonématique [...]. Afin d'éliminer les lettres qui notaient des groupes de deux phonèmes on introduisit j [...]. Le projet était conçu seulement comme provisoire mais son but à long terme était de passer ultérieurement à l'écriture latine, on calculait déjà les économies de papier et de métal typographique qu'il permettrait d'effectuer. » Ce que permettent de comprendre ces souvenirs, c'est que le projet était élaboré par des linguistes constituant le noyau de l'École de phonologie de Moscou : Suxotin, qui avait participé à la mise au point du précédent projet, ainsi que des linguistes plus jeunes comme R.I. Avanesov, V.N. Sidorov et P.S. Kuznecov en per-

sonne ; tous, dans la période 1931-1932, participaient aux activités de l'Institut.

Cette citation permet de se rendre compte que la question de la latinisation prévue de la graphie russe était encore en discussion dans les années 1931 et 1932, bien qu'il ait été décidé que ce passage se ferait non pas d'un coup mais par étapes. Et les économies de papier et de métal pour la typographie que permettraient l'alphabet à base latine étaient toujours étudiées par la sous-commission de Jakovlev (il est possible que Kuznecov dans ses mémoires confonde l'activité des deux institutions qui se recoupaient partiellement). Mais, même par étapes, le projet ne fut pas mis en application comme l'écrit Kuznecov : « Le projet était trop radical et finalement il ne passa pas. »

Par la suite, en particulier après le passage général des alphabets des peuples d'URSS de l'écriture latine au cyrillique à la fin des années 1930, la simple possibilité de noter le russe en caractères latins ne fut même plus évoquée. Un fait est ici profondément révélateur. À l'époque soviétique, dans les grandes bibliothèques du pays, existait le système de ce qu'on appelait les « fonds réservés » (*specxranj*). On y gardait, sans les communiquer aux lecteurs, des ouvrages dont la lecture était considérée comme « pernicieuse ». Pour l'essentiel se retrouvaient dans ces fonds les livres étrangers ainsi que les œuvres d'auteurs soviétiques considérés comme des « ennemis » (par contre, contrairement à une opinion répandue, il y avait ici très peu de littérature anté-révolutionnaire). Ces fonds réservés ont fonctionné jusqu'à la fin de l'existence de l'URSS, mais dès les années 1950, une grande partie des livres qui y étaient déposés est passée en consultation libre, surtout du fait des réhabilitations d'auteurs. Mais il est toujours demeuré une trace du séjour de ces livres dans le fonds réservé sous la forme d'un cachet annulé. C'est ainsi que dans la plus importante bibliothèque du pays, la Bibliothèque Lénine (aujourd'hui devenue la Bibliothèque nationale russe, *Rossijskaja gosudarstvennaja biblioteka*), j'ai découvert ce qui suit. Bien que dans pratiquement chaque volume des éditions du VCKNA, *Culture et écriture de l'Orient*, on trouve des auteurs qui furent par la suite victimes de la répression, cette série ne porte pas les tampons du fonds réservé. La seule exception est présentée par le sixième volume qui reproduit les projets d'alphabet latin russe, l'article de

Jakovlev qui les fonde en théorie et la réaction de Lunačarskij. Et tout cela bien que ni Jakovlev ni Lunačarskij n'aient été arrêtés ni déclarés « ennemis du peuple ». Il est évident que c'est l'idée même de latinisation du russe qui était considérée comme pernicieuse. Du reste, en 1983, quand je découvris pour la première fois ce volume, il était déjà librement communiqué aux lecteurs.

Dans l'ensemble, les membres de la sous-commission de Jakovlev s'en sortirent plutôt bien : parmi tous ceux dont je connais le destin ultérieur, il n'y eut que Lytikin à souffrir de la répression, mais même celui-ci put de nouveau dès les années 1940 travailler et être édité. Mais la diffusion des résultats de leurs travaux fut tout d'abord interdite avant que ceux-ci ne soient tout simplement oubliés. Il est caractéristique que ces derniers temps le passage de l'alphabet cyrillique à l'alphabet latin est déjà effectué pour certains peuples de l'ex-URSS ou bien envisagé pour d'autres. Et pourtant, même les occidentalistes les plus convaincus n'ont pas évoqué jusqu'à maintenant le passage de la graphie russe à la graphie latine (même les propositions de retour à l'orthographe russe anté-révolutionnaire qu'on peut lire de temps à autre n'ont pas d'impact appréciable). Et dans la période où, en Russie, beaucoup d'esprits étaient obsédés par l'idée de rompre radicalement avec le passé soviétique, le point de vue certainement le plus extrême qu'on ait pu trouver en faveur de la latinisation, exprimé par S.A. Arutjunov, éminent ethnographe et membre-correspondant de l'Académie russe des sciences, n'a été que le suivant : « On peut penser que la question du retour général des langues non slaves de Russie à l'alphabet latin mériterait d'être posée aujourd'hui⁹. » Arutjunov s'efforçait même de démontrer que l'alphabet cyrillique, au contraire de l'alphabet latin universel, était bon pour les langues slaves et mauvais pour les autres. Il semble que Polivanov ait exprimé un point de vue plus juste lorsqu'il écrivait dès les années 1920 que l'alphabet cyrillique en soi n'était ni pire ni meilleur que le latin¹⁰. c'est qu'ici les considérations linguistiques n'ont aucune incidence : les facteurs politiques, culturels et psychologiques sont

9. *Этнополис*, 1, 1992, p. 112.

10. E.D. Polivanov, « Основные формы графической революции в турецких письменностях СССР » [Les formes fondamentales de la révolution graphique dans les alphabets turcs d'URSS], *Новый восток*, Moscou, 23-25 avril, 1928, p. 321-322.

plus importants. Les efforts des gouvernements de Moldavie ou d'Ouzbékistan pour passer à l'alphabet latin sont en phase avec leur politique extérieure. Mais sur le territoire russe (Tchéchénie mise à part) l'alphabet latin n'a été pour l'instant nulle part introduit, et il n'est à l'ordre du jour qu'au Tatarstan. Pour ce qui concerne le russe tous les facteurs jouent dans le même sens : conserver le système d'écriture actuel. Et la question de son remplacement n'est même pas évoquée.

Et malgré tout, le projet, élaboré par Jakovlev et ses disciples, mérite, selon moi, d'être sorti de l'oubli. Il est intéressant aussi bien comme exemple scientifiquement fondé de construction d'un alphabet pour une langue à la tradition écrite développée que comme témoignage éclairant sur une époque.

Institut des langues orientales de Moscou
Traduit du russe par Roger Comtet